



Porcelaine

Mrs Anaïs de Rozerine

Il avait toujours aimé les filles à la peau blanche, même quand la mode était aux femmes au teint hâlé, à la peau pain d'épices et couleur café. Avec celle-là, il était gâté. Peau blanche translucide. Porcelaine. On ne lui voyait pas les veines, ni les tendons ou les muscles. Comme si elle n'avait pas de matérialité au-delà de la peau. Rassurant. Inquiétant. Une peau tendue sur du vide. Un squelette inexistant. Il l'avait trouvée dans un grand magasin. C'était un de ces jours de grande solitude et de lassitude. Il sortait de chez lui sans but précis, à la tombée de la nuit. En quête de quelque chose mais lui-même n'aurait pas su dire de quoi. Réverbères allumés dans les rues. Odeurs de soupe et de feu de cheminée sortant des maisons. De jeunes et jolies femmes sortant de l'université ou du bureau. Talons hauts et jupes courtes. Écharpes et manteaux. Il rentra aux Galeries Lafayette, furtivement. Comme pour s'y réfugier, pour échapper à la rue et aux femmes qui s'y trouvaient. Les rayons débordaient de produits cosmétiques. Rouge à lèvres, fard à paupières, eye-liner, fond de teint, blush. Il détourna la tête à la vue d'une femme qu'il crut reconnaître. Elle ne lui prêta, de son côté, absolument aucune attention. Il traversa, dans un état de panique avancé, le rayon des foulards, écharpes et bonnets. Quand il mit le pied sur l'escalator, la sueur perlait à ses tempes et sur son front. Il eut à peine le temps de prendre un mouchoir dans sa poche et de s'essuyer qu'il était arrivé au premier étage du magasin, celui des jouets. Au milieu des ours blancs en peluche, des circuits de voitures téléguidées et des poupées parlantes, il la vit tout de suite. Elle rayonnait, mais d'une façon bien particulière, que d'aucuns n'auraient pas du tout remarqué. De sa personne se dégageait cet air fadasse qu'il aimait tant chez les jeunes femmes. Et qu'il trouvait rarement dans ses fréquentations amicales. Les femmes qu'il côtoyait, y compris dans son travail, avaient toujours trop de quelque chose. Trop de personnalité. Trop de diplômes. Trop de répartie. Trop d'humour. Celle-ci était parfaite dans son insignifiance. Il la voulut dès qu'il la vit. Elle ne le vit ni ne le voulut. Pourtant, il repartit du magasin avec elle. L'amour lui brûlait les veines, irradiait tout son corps depuis le plexus solaire. C'était la première fois qu'il était vraiment

amoureux. Il aurait voulu le crier à la terre entière. Elle restait stoïque, calme, silencieuse. Pas encombrante pour un sou, elle prenait pourtant toute la place dans sa vie en cet instant précis. Ses quarante années d'existence aboutissant à ce moment rare et précieux de la rencontre. Ces milliards de minutes d'ennui pour arriver à cette étincelle. Cela valait la peine. Oh oui. Sûrement. Il en aurait même supporté le double ou le triple pour avoir le droit de tenir Irina par la main. Ils allèrent chez lui. Il n'avait pas envie de l'emmener au restaurant, de peur que les autres hommes ne la regardent d'un peu trop près. Il l'installa sur le canapé du salon. Elle n'en bougea pas de toute la soirée. Il scruta sa peau de porcelaine à n'en plus finir. Lui raconta qu'elle était la plus belle femme qu'il ait jamais rencontrée. Et la plus sensible aussi. Certainement la plus intelligente également, même si elle parlait peu. Depuis quand parler beaucoup est une preuve d'intelligence ? Ce serait plutôt l'inverse. Il en connaissait des pipelettes insupportables complètement idiotes. Les femmes raffinées n'ont pas besoin d'étaler leur culture pour briller. Il aimait plus que tout la discrétion d'Irina. Ses grands yeux bleus l'attendrissaient au plus haut point. Et sa peau blanche sans aucun défaut. Aucun muscle apparent. Aucune veine visible. Pas un tendon ne venant salir la pureté de son derme. Elle était incroyable. Il n'aurait pas cru cela un jour possible. Cette femme était l'incarnation de ses rêves les plus fous. Irina était la femme idéale. Leur idylle dura deux semaines. Après quoi, il se réveilla dans une chambre individuelle, avec une télévision et une table de chevet, mais sans Irina. Il la réclama à cor et à cri à la dame en blanc qui vint lui faire une piqûre. Elle était grosse et laide, sa peau était tout sauf blanche. Plutôt grise et rouge par endroits. On lui voyait les veines, les tendons mais elle avait aussi des poils et des boutons. Un vrai laideron. Il pensa à la peau de porcelaine d'Irina et se mit à pleurer. L'infirmière perdit patience et se décida à tout lui dire. « C'était pas une femme, c'était rien qu'un automate, votre Irina ! Vous êtes à l'hôpital. Vous inquiétez pas, il peut plus rien vous arriver de grave maintenant. On va bien s'occuper de vous. »